

"Sans l'avoir prémédité, les Giménologues ont (...) suivi, trois ans durant, les méandres des causes et nature de la révolution espagnole, et par voie de conséquence ceux de la contre-révolution. Nous avons voulu nous tenir au plus près des faits, sans dissimuler notre point de vue. Ce que nous n'avons pu établir, nous l'évoquons sous forme de pistes à reprendre, en espérant avoir mis en appétit d'autres aficionados".
In Antoine Gimenez, Vol I, Libertalia 2016.

En mai 2022 à Barcelone, deux Giménologues ont rencontré Xavier Artigas à sa demande¹ :

« Je travaille dans le cinéma politique et social. Je développe actuellement un projet sur la participation de Simone Weil à la Guerre Civile espagnole et sur ses contacts avec certains membres du groupe international de la Colonne Durruti [...] comme Mercier, Carpentier, Gimenez ou Durruti lui-même. [...] Je serais intéressé à avoir une rencontre avec vous afin de dissiper tout doute que je pourrais avoir sur l'épisode historique en question. [...] Je ne voudrais pas tomber dans les mêmes erreurs que certains romanciers ont récemment commises par manque de soin avec les sources historiques. »

L'affaire se présentait bien, et nous ne fûmes pas déçues. Dans la foulée, nous partîmes avec Xavier en direction de Zaragoza. Nous fîmes une première halte après Bujaraloz, au restaurant la Venta de Santa Lucia, là où le « quartier général » de la colonne Durruti s'installa à la mi-août 1936. Xavier réussit à faire parler la maîtresse de maison dont la propre famille tenait l'auberge lors du séjour des miliciens anarchistes. Et cela avait laissé quelques souvenirs... À Pina de Ebro, nous étions attendus par Iván Ballabriga, arrière-petit fils de Pascuala Labarta², qui nous fit sillonner en tous sens dans son 4/4 l'autre rive de l'Ebre à la recherche de la « granja de Darío ».

Après deux années nourries de conversations, de mise en commun de documents et de trouvailles, nous voilà à rédiger le prologue d'un ouvrage passionnant.

"Les souvenirs ne sont pas seulement les faits matériels, les combats, les aventures, mais aussi les motivations plus ou moins conscientes qui nous faisaient agir." Antoine Gimenez, *ibid.*

Xavier reprend, prolonge ou corrige certaines de nos pistes, et ajoute les siennes. Homme d'archives comme de terrain, chercheur rigoureux ne négligeant aucun détail et tirant des fils parfois improbables, il scrute et contextualise autant les événements que ce qu'il en est dit. Il fait un sort aux approximations et aux interprétations tendancieuses, voire fallacieuses, et surtout aux citations reconduites dans maints ouvrages depuis des décennies sans vérification des sources. Quand le matériau manque, il procède par suggestions et hypothèses, nous faisant participer à la recherche. Chemin faisant, notre historien amateur contribue à dessiner, par touches successives, un mode de relations, de réflexion et d'action qui nourrissait la critique sociale des années 1930, porteuses d'une intense volonté d'émancipation du capitalisme.

Appliquant sa méthode à l'étude de l'engagement de Simone Weil dans la guerre civile, notamment dans le Groupe international de la colonne Durruti, l'auteur passe au rayon X le « Journal d'Espagne » de cette dernière, document intime rédigé au cours de l'été 1936. D'abord parce qu'il n'a jamais fait l'objet d'une mise en contexte approfondie depuis sa publication en 1960³. Ensuite, parce que son contenu a souvent été dénaturé par celui de la lettre qu'elle envoya à Georges Bernanos en 1938, rendue publique en France en 1954 par la revue *Témoins*. Une certaine *doxa* a vidé le « Journal d'Espagne » de sa richesse en le présentant comme le matériau brut de la lettre à l'écrivain catholique.

En voici un exemple récent, repéré dans le numéro spécial d'octobre 2023 de la *Revue des Deux Mondes*, consacré à la philosophie :

¹ Elle fut aussi adressée à Charles Jacquier, Phil Casoar, Ariel Camacho et Marianne Enckell.

² Elle avait accueilli Antoine Gimenez dans sa maison quand il combattait dans le Groupe International.

³ *In Ecrits historiques et politiques*, 1960.

« Un autre document est moins souvent commenté. Il s'agit de son Journal d'Espagne, rédigé au jour le jour, du 10 août au 25 septembre 1936. On y voit la jeune femme consigner avec effroi toutes les exactions abominables qu'elle a rapportées à Bernanos au printemps 1938. »

Ce n'est là qu'un des avatars de la réduction quasi systématique de la démarche de Simone Weil à la seule dénonciation de la violence exercée dans le camp républicain, qui plus est imputée aux seuls anarchistes. Certains commentateurs en inférèrent qu'elle se détourna du processus révolutionnaire espagnol dès son retour en France, et seulement pour cette raison-là : « Au cours d'un séjour d'un mois et demi auprès des combattants anarchistes de la colonne Durruti, elle est confrontée à la violence aveugle et aux exécutions arbitraires, ainsi qu'à l'impassibilité de certains révolutionnaires face au "sang inutilement versé", comme elle l'écrit dans une lettre à Georges Bernanos. Ce constat l'amène à prendre ses distances avec la révolution et ses propres idéaux anarchistes. ⁴»

En réalité si à son retour en France Simone Weil « était très pessimiste sur le sort de la révolution⁵ » – et elle n'était pas la seule –, elle continuait quand même à soutenir les anarcho-syndicalistes lors de débats publics. Un mois après, elle rédigeait le texte « Réflexions pour déplaire », où elle tâchait « d'aider les nôtres [...] et de tirer les leçons d'une expérience ». Elle reprochait à la CNT « des formes de contrainte, des cas d'inhumanité » sur le plan militaire, policier et dans le travail. Cette critique circonstanciée – que finalement elle ne publia pas – indiquait qu'elle restait partie prenante du mouvement.

Enfin dans sa lettre à Bernanos envoyée fin 1938, elle expliquait son retrait en ces termes :

« Je ne sentais plus aucune nécessité intérieure de participer à une guerre qui n'était plus, comme elle m'avait paru l'être au début, une guerre de paysans affamés contre les propriétaires terriens et un clergé complice des propriétaires, mais une guerre entre la Russie, l'Allemagne et l'Italie. »

D'autres allèrent encore plus loin dans la « dépolitisation » de la démarche de la philosophe, et Xavier s'inscrit en faux contre la tradition selon laquelle « Weil – victime d'une certaine innocence – participa à la guerre presque par accident, et sans avoir une claire conscience de l'endroit où elle mettait les pieds. Ce qui, implicitement s'entend, l'aurait amenée à chercher la clé de la libération de l'oppression dans la religion catholique. »

Il soutient au contraire qu'elle développa une pensée politique éminente avant et après son séjour en Espagne, démarche occultée par ceux qui ne s'intéressent qu'à sa religiosité. Et que sa motivation centrale résidait dans son profond intérêt « à observer et relater la vérité sur la mise en œuvre sans précédents d'un projet politique très concret : le communisme libertaire. »

Après avoir discuté le fait de considérer la lettre à Bernanos comme unique source valide, et critiqué les mythes et fantasmes engendrés autour de son « Journal », Xavier ordonne et complète « les quelques pistes que la philosophe nous a laissées » dans ce dernier, afin de comprendre comment « elle est passée d'observatrice à combattante ».

On apprend bien des choses dans ce livre grâce à la contextualisation systématique des étapes de l'engagement de Simone Weil, jusqu'au moment où le concept de « force⁶ » devient « le centre de

⁴ <https://www.bnf.fr/fr/simone-weil-la-pensee-en-action>

⁵ Selon Michel Collinet qui se trouvait à Sitges avec elle en septembre 1936. Et il ajoutait : « Je ne me souviens pas que Simone Weil ait dénoncé des atrocités ; il y en eut, comme dans toutes les guerres, et nous les déplorions, mais nous n'ignorions pas ce qui se faisait de l'autre côté. Toujours les militants tentèrent d'éviter les massacres gratuits. Simone Weil était consciente de cela. », in *L'Age Nouveau*, 1951

⁶ Concept qu'elle développera dans *L'Iliade ou le poème de la force*, 1940.

sa théorie politique », souligne Xavier :

« Au-delà de savoir si réellement il y eut des atrocités – et il y en a bien eu – Weil les vécut depuis la normalité d’une personne totalement convaincue de l’idéal pour lequel elle luttait. Et je crois que la grande révélation pour elle fut autre que celle-là : la constatation qu’elle-même aurait pu participer de la barbarie qu’elle dénoncera plus tard. Le corps de Weil butait contre une chose que jusqu’ici elle avait théorisée comme un phénomène mythique : la force».

« Le contact avec la force est hypnotiseur ; plonge dans le rêve. [...] Critérium : la peur et le goût de tuer. Eviter l’un et l’autre. Comment ? En E[spagne], cela me paraissait un effort à briser le cœur, non soutenable longtemps », écrivait la philosophe dans ses *Cahiers* en 1938.

Il n’en reste pas moins que Simone Weil procède dans sa lettre à Bernanos à une généralisation discutable à partir d’exemples de comportements cruels imputés à ses compagnons de combat. Nous avons choisi de les examiner dans notre livre *A Zaragoza o al charco*⁷, et Xavier a fait de même dans le présent ouvrage. Et il se confirme que les choses ne se sont pas vraiment passées comme la philosophe le relatait.

Cela ne remet pas en question le constat de violences exercées à froid, au front comme à l’arrière, dans le camp républicain – et pas seulement du fait d’anarchistes – souvent en représailles aux dépens de *los hombres de orden*, de membres de cette Eglise qui bénissait les colonnes de *nacionales* tueurs et violeurs de la population civile, ou de combattants désarmés. Mais on se doit de les replacer dans un contexte plus vaste, celui d’une guerre sociale antérieure à 1936 :

« La guerre civile est liée à un avant-guerre [...] parce que la militarisation de l’ordre public a conduit à des situations de “guerre endémique” où la plus large violence d’État a été justifiée contre les fauteurs de troubles considérés comme des ennemis intérieurs »⁸.

Plus largement, rappelons que « la genèse de l’Etat moderne n’a pas signifié un recul de la violence mais une mutation de ses formes avec des guerres durables et mortifères, avec la banalisation de la torture. » Au point que l’historien anglais Charles Tilly a pu la considérer comme un « crime organisé »⁹.

À la réduction de la démarche de Simone Weil succéda, logiquement, son instrumentalisation en tant que paravent moral :

« Vous avez bien fait de reproduire la lettre de Simone Weil. Rares sont ceux qui veulent accepter la vérité sur l’effroyable déchéance de la soi-disant gauche, mais elle on ne peut pas ne pas la croire, et c’est tellement important.» Bernard von Brentano, écrivain allemand réfugié en Suisse en 1933¹⁰.

⁷ Giménólogos, 2023, Capítulo : « Algunas aproximaciones a la cuestión de la violencia revolucionaria », où nous avons souligné quelques erreurs factuelles d’un autre témoin du conflit, F. Borkenau. Cf. JL. Ledesma, 2003, p. 242 : « La provincia de Zaragoza es [...] un buen ejemplo [...] de ese mito sobre la violencia de los anarquistas, sublimado hasta la exasperación en el caso de la columna de Durruti. [...] El mito aparece ya en Borkenau [...] y G. Brenan, [...] y lo continuaron H. Thomas [...] y G. Jackson ».

⁸ In F. Godicheau, 2008, p. 425.

⁹ J. Morsel in *Dictionnaire du Moyen Age*, PUF, 2002, p. 1457. C. Tilly, 2000.

¹⁰ Courrier publié dans *Témoins* n°8 en 1955.

« La plus célèbre dénonciation de la mentalité terroriste des anarchistes provient de la plume de Simone Weil, insoupçonnée du point de vue de ses sympathies politiques. » Pietro Adamo.¹¹

Il est de bonne guerre que des réactionnaires s'emparent de la lettre à Bernanos pour accabler le camp républicain, et masquer leur responsabilité dans la guerre civile. On ne s'étonne pas trop non plus qu'en pleine guerre froide des démocrates atlantistes y aient eu recours pour affaiblir la « gauche ». Mais il est aussi devenu courant dans le milieu libertaire de se référer à Simone Weil comme si elle disait le « tout » non discutable de la violence anarchiste en Espagne. Il est même devenu suspect ne pas citer sa lettre à l'écrivain catholique.

Le thème de la violence révolutionnaire a toujours occasionné débats et polémiques, et il mérite d'être traité en profondeur et avec rigueur, c'est-à-dire en ne considérant pas comme valides des faits non sourcés, ou provenant uniquement de la *Causa General*. Autrement dit, en procédant en historien amateur qui ne compte pas son temps plutôt qu'en criminologue.

L'anarchiste Pietro Adamo s'attache depuis longtemps à dénoncer « la mentalité terroriste des anarchistes » : « à gauche, aucun groupe n'a surpassé les libertaires en termes de cruauté envers la population civile, qu'il s'agisse des communistes ou des prêtres et des bourgeois détestés », écrivait-il en 2001. Il développa son assertion en 2004 (*Pensiero e dinamita*, p. 81), en commençant par dresser l'inventaire des atrocités attribuées à la « terreur rouge », dont les anarchistes espagnols étaient « la pointe de diamant » :

« Il n'est pas facile de discerner les cas de vengeance personnelle, les querelles familiales, les conflits sociaux de longue durée, la présence d'éléments criminels, acceptés en masse dans les organisations anarchistes (les plus prêtes à reconnaître un rôle politique aux délinquants), mais quelques éléments de fond émergent avec netteté : assassinats de sang-froid, de « prêtres », « bourgeois » et « fascistes », exécutions de masse, massacres en représailles (y compris de femmes, vieillards et enfants [...]), *paseos* multiples, émasculations, crucifixions, démembrements, etc. [...] Des miliciens de la FAI de Málaga décidèrent d'exécuter à Ronda 512 personnes (probablement le plus grand massacre anarchiste [...]) en les précipitant depuis une falaise. »¹²

Aujourd'hui Adamo traite de « négationnistes » ceux qui ne veulent pas affronter cette « réalité ». Il inscrit la violence anarchiste de l'été 1936 « dans une conception de la révolution comme rupture marquant une époque de l'histoire, comme la création *ex novo* de nouveaux cieux et de nouvelles terres, comme un moment de rédemption et de sacrifice universel [...] au sein de laquelle la vie humaine individuelle perd sa pertinence et sa valeur¹³. » Autrement dit, les anarchistes espagnols étaient un peu les khmers rouges des années trente.

Sous la pression d'une guerre civile particulièrement cruelle, où le front était partout au cours des premiers mois, la plupart des libertaires n'ont détroussé, ni tué personne en Espagne. Certains se sont même interposés physiquement pour empêcher d'autres de le faire, ou ont caché des personnes traquées, ou ont protesté publiquement contre les exécutions à froid. Ils ont vécu cette contradiction comme ils ont pu, et il leur a fallu se confronter à bien d'autres, tout aussi graves.

En 1956, Louis Mercier voulait organiser un colloque « pour la connaissance de Simone Weil » avec tous ceux qui l'avaient connue. Il s'agissait « pendant qu'il en est temps encore, de rassembler

¹¹ Pietro Adamo, *Pensiero e dinamita*, 2004, p. 86

¹² Dans un article de 2023 intitulé « Simone Weil avait raison », Adamo perd la sienne : « Est-il licite de se débarrasser de tous les habitants - cette fois des femmes, des vieillards et des enfants - d'une petite ville (Ronda) [...] en les jetant tous du haut d'une falaise ? » Ronda comptait alors 30 000 habitants. En 2021, l'historien Pablo Benítez Gómez a fait un point sur la question : il y aurait eut 203 personnes dont 4 femmes exécutées à Ronda, et on ne jeta dans le Tajo que des objets de culte.

¹³ In *Bollettino Archivio Pinelli* n° 61, 2023, p. 40.

tous les témoignages pour éviter que les thèses ou études ne soient rédigées dans un esprit de cimetière ou de chapelle ardente ». ¹⁴ Nous saluons la discussion riche et ouverte que Xavier propose en convoquant à sa façon bien des témoins disparus. La démarche de Simone Weil n'en sort que plus éclairée.

Myrtille Gonzalbo

Bibliographie citée dans le prologue

Adamo, Pietro, « La morte di Berneri e le responsabilità di Togliatti », in *MicroMega* N°1, 2001 (pp. 85-118).

Adamo, Pietro, *Pensiero e dinamita. Gli anarchici e la violenza*, Chapitre « Il caso spagnolo », MB Publishing, Milano, 2004 (pp. 80-96).

Adamo, Pietro, « Simone Weil aveva ragione » in *Bollettino Archivio G. Pinelli*, n° 61, Milano, 2023 (pp. 37-42).

L'Age Nouveau, n° 61, mai 1951. Série d'articles intitulée « Simone Weil, anarchiste et chrétienne », sans doute les premiers documents publiés qui donnent à voir de près son parcours en Espagne.

Benítez Gómez, Pablo, *República, retaguardia y justicia militar en la serranía de Ronda (1930-1940)*, Tesis Doctoral. Directora: Lucía Prieto Borrego, Universidad de Málaga, 2021. <https://www.rmcr.org/2023/07/13/16431/>

Borkenau, Franz, *El reñidero español*, Ruedo Ibérico (PDF en ePubLibre, 2020).

Chueca, Miguel, « D'un débat sur la "cruauté des anarchistes espagnols" », A *Contretemps, Bulletin de critique bibliographique*, 2002.

Gimenólogos (los), *A Zaragoza o al charco !*, Aurora fundación& Sueños de Sabotage, 2023.

Gimenez, Antoine *Del amor, la guerra y la revolución*, Pepitas de Calabaza, 2009.

Godicheau, François « Les violences de la guerre d'Espagne », in *Revue d'Histoire de la Shoah* n°189, 2008.

Jacquier, Charles (sous la direction de), *Simone Weil, l'expérience de la vie et le travail de la pensée*, Sulliver, 1998.

Ledesma, José Luis, *Los días de llamas de la revolución*, Institución Fernando el Católico, 2003.

Témoins, n° 8, printemps 1955.

Tilly, Charles, « La guerre et la construction de l'Etat en tant que crime organisé », in *Politix*, vol. 13, n°49, Premier trimestre 2000. Les mafias. pp. 97-117, pour la traduction française. https://www.persee.fr/doc/polix_0295-2319_2000_num_13_49_1075

Weil, Simone, *Ecrits historiques et politiques*, Collection Espoir, Gallimard, Paris, 1960

¹⁴ In Jacquier, 1998. Le colloque n'a pas eu lieu.